

# HYPERCUBE

Tome 1 : Le secret d'Eden Light

Meryl Camus

Éditions ThoT  
SF & Fantasy

Hypercube :

Désigne la modélisation de l'analogie quadridimensionnel du cube. Il représente un mouvement le long de la quatrième dimension qui génère l'évolution des éléments dans le temps. Le docteur Sullivan Blaise a été le premier à avancer que l'Hypercube non seulement liait les couloirs temporels, mais en plus rejoignait le monde des idées. Des études scientifiques sont en cours pour comprendre le fonctionnement de ce phénomène.



## Prologue

*Je haïssais ce que j'étais devenu. Je dois admettre que j'avais atteint un stade de cruauté et de manipulation qui m'effrayait moi-même. Comment ce jeune homme, étudiant modèle à l'université de Yorn, avait-il pu sombrer dans une telle perversion, au point de se trahir lui-même ? C'était de la folie, cette personne ne pouvait pas être moi. Et pourtant.*

*La nouvelle lune peignait le ciel d'un noir inquiétant. Seules quelques étoiles dispersées guidaient mes pas. Je courais dans la pénombre, le plus vite que mes muscles courbaturés me le permettaient, aussi rapidement que mon cœur me l'autorisait. Alors que mes cuisses s'échauffaient dans une épouvantable torture, je m'efforçais de sprinter sans relâche. Mes jambes hypertrophiées devenaient aussi lourdes que deux blocs de pierre, et malgré cela je devais traîner ces boulets toujours plus loin. Mon corps sclérosé entamait ses ultimes réserves d'énergie, tandis que le souffle glacial de l'hiver m'arrachait le gosier. Ma salive était sèche. J'avais l'impression de cracher mes poumons à chaque expiration, tant j'étais à bout de souffle. Une lame brûlante, partant de mon estomac et remontant jusqu'au fond de ma gorge, lacérait mes entrailles avec une pugnacité semblable à la mienne. Au début, la sensation la plus douloureuse demeurait celle de mes mains transies par*

*le froid, mais à présent je ne les sentais même plus. Ce dont j'étais certain, c'était que l'adrénaline me poussait hors de mes limites. Ou tout simplement était-ce ce que l'on appelle l'instinct de survie.*

*Je m'étais enfoncé dans le parc voisin. Non seulement les arbres me dissimulaient un peu plus de mes ravisseurs, mais surtout ils me mettaient à l'abri du mistral qui grondait sur la ville, comme pour punir ceux qui en troublaient l'ordre. Les charmes de vingt mètres de haut étaient devenus de précieux alliés. Derrière moi j'entendais des voix qui hurlaient mon nom, qui m'invitaient à me rendre. Cependant je ne pouvais pas, pas plus que je n'étais en mesure de réparer les dégâts causés. Et maintenant que je m'étais extirpé du chaos, chaque son demeurait beaucoup plus facilement perceptible. Je pense, de toute manière, que je ne serais jamais parvenu à ignorer le claquement des balles qui volaient dans ma direction. Les coups de feu s'intensifiaient à mesure que je perdais de la vitesse. Alors, dans la panique, il m'arrivait de trébucher sur une ou deux racines, puis je reprenais ma course, hors d'haleine.*

*J'avais mal aux pieds, j'avais mal à la gorge, aux poumons. Je parvenais à peine à respirer. Et pourtant j'avançais, grâce à cette chaleur en moi qui me poussait à accélérer lorsque je les sentais trop près de moi. Ils étaient en colère. Si j'avais été moi-même, je n'aurais jamais agi ainsi. Cette fois-là, je les avais trop provoqués, j'avais trop abusé de mon pouvoir. Dans un sens, je pense que nous avions été trop loin. Je m'enfuyais en sachant que j'avais abandonné un bout de moi-même, mais cela ne m'inquiétait pas outre mesure. Pour l'heure, c'était de moi dont il s'agissait, c'était à mes trouses qu'ils étaient – et à celles de personne d'autre.*

*Ils se rapprochaient : l'écho des balles qui pleuvaient derrière moi s'estompa aussitôt, tel un claquement foudroyant qui indiquait qu'ils n'étaient plus très loin. J'entendais leurs exclamations se renforcer. Je discernais le larmoiement des branches mortes craquant sous leurs pas, celles sur lesquelles je venais moi-même de marcher. J'avais quitté le parc pour m'élancer le long du port. Je n'avais jamais couru aussi vite de toute mon existence, mais ma hâte avait eu raison de mon endurance. J'étais à bout de force et à découvert. Je n'avais aucun endroit où me cacher, ils étaient déjà bien trop près. Une*

*chose était certaine : désormais j'entendais des sons qui n'étaient plus leurs seules paroles. Je ne pouvais pas m'arrêter, je ne pouvais plus continuer. Où était-il, lui, alors que j'avais besoin d'aide ?*

*Puis, tout se passa en une fraction de seconde. L'espace autour de moi se figea, le temps se mit à tourner au ralenti. La charge propulsive s'amorça, la bille de métal fendit le vent hivernal dans un frottement léger et un claquement sourd rompit le silence. À ce stade, je pus presque percevoir le flottement de la douille dans les airs, qui bientôt plongerait sur le sol terreux. Je savais pertinemment que cette munition était la mienne. En réalité elle ne fit qu'effleurer mon mollet, mais elle balaya du même tir tout l'espoir qui m'animait. Enfin il y eut un nouveau coup de feu et puis... plus rien.*

*Je m'appelle Eden Light, et voici mon histoire.*



ÉPISODE 1  
CELUI QUI SAVAIT LIRE  
DANS LES PENSÉES





## Chapitre 1

### *Jour de pluie*

*« Tout commença à l'automne 2012. J'avais vingt ans et je venais de rentrer en troisième année au Collège de Yorn, la plus grande université de la ville. J'aurais souhaité y terminer mon cycle, me trouver un bon job et fonder une famille avec une femme douce et aimante, mais le destin en décida autrement. Jamais je n'aurais pu imaginer la tournure que prendrait le cours des choses. Je me souviens encore de ce lundi où j'attendais Charlie au Café du soleil. C'était un peu une seconde demeure pour nous, on aimait bien l'ambiance. On y rencontrait des gens chaleureux et des étudiants studieux. Un peu comme moi en fait. Bien sûr, j'avais mon coin préféré. La table 21, sur la mezzanine : à l'abri des courants d'air en hiver, mais suffisamment fraîche en été, à cheval entre la pénombre du fond de salle et la lumière de la baie vitrée. Je pouvais y bosser mes cours tranquillement, entre deux bacs fleuris, tout en ayant la table de billard à portée de vue pour me distraire lorsque je ne trouvais pas la force de ponctuer une dissertation. »*

Il était convenu que Charlie le rejoigne à seize heures pour terminer un travail sur la littérature médiévale ; il ne devait plus tarder. Pour l'heure, la

présence des deux jeunes femmes à la table d'en face le dissipait. Il n'avait pas eu de mal à identifier Cassidy et Roxanne, puisque l'une partageait ses cours d'anglais et l'autre ses heures de psychologie. La première était brune, grande et étourdie, tandis que la seconde possédait une chevelure blonde disposée en un chignon serré et des hanches délicates. Roxanne lui tournait le dos, ne laissant paraître que ses fines épaules sous son foulard en mousseline de soie rose. Mais il se rappelait parfaitement son minois innocent et son regard perçant. Elle savait s'entourer d'une aura dominatrice, une prestance qu'elle imposait sans jamais se la faire dérober.

Peut-être Eden l'avait-il fixée trop longuement, car Cassidy s'empessa de le dénoncer à son amie. Plutôt que d'essayer de deviner ce dont elles parlaient, Eden ouvrit négligemment un de ses manuels.

Les filles étaient à plusieurs mètres de la table 21, pourtant Cassidy se mit à chuchoter précautionneusement afin de s'assurer que personne ne puisse surprendre leur conversation.

— Ne te retourne pas, fit-elle en se penchant vers son amie, mais je crois bien que tu plais au mec derrière toi.

— Décris-le-moi, répondit simplement Roxanne, sans décoller les yeux du magazine féminin qu'elle feuilletait en sirotant sa limonade.

— Très bien...

Cassidy se mit à dévisager le jeune homme d'un air pensif, tout en prenant soin de décrire chaque élément qu'elle distinguait :

— Brun, cheveux mi-longs, visage fin... Plutôt bien habillé – chemise blanche, avec un gilet noir. Un manteau noir sur sa banquette. Il a l'air studieux. Le genre de mec qui lit la préface des livres et regarde les crédits jusqu'au bout à la fin d'un film, gloussa-t-elle. Mais il est plutôt beau garçon, je dois dire.

— Continue, fit Roxanne en levant les yeux vers son informatrice, avec un soupçon de curiosité.

Cassidy prit une légère inspiration et poursuivit :

— Eh bien, je dirais qu'il aime le café. Il est là depuis dix minutes et il a déjà bu deux tasses. Il a deux bagues aux doigts j'ai l'impression, et un pendentif, ajouta-t-elle en réajustant une mèche de cheveux. En réalité

il est plutôt classe, mais je ne pense pas qu'il apprécie d'attirer l'attention sur lui. Enfin je ne sais pas. Je l'ai déjà croisé, mais je n'ai jamais entendu le son de sa voix. Il... Zut ! Je crois qu'il m'a vue !

Roxanne pouffa.

— De quelle couleur sont ses yeux ?

— Comment veux-tu que je le sache, je ne vois pas très bien d'ici, regarde toi-même !

Roxanne esquissa un sourire mesquin. Elle fit tomber son magazine d'un geste qui aurait difficilement pu paraître involontaire. Elle se pencha pour le récupérer sous sa chaise et en profita pour jeter un coup d'œil au garçon. Elle se redressa vivement, l'air surprise.

— Je le connais, susurra-t-elle, il est dans ma classe ! Il paraît que c'est lui qui a eu les meilleurs résultats aux examens de l'année dernière, et on dit qu'il se paie le luxe de ne pas assister à certains cours. Je déteste ce genre de type...

— Mignon et intelligent, coupa Cassidy en observant une nouvelle fois le sujet de leur conversation. De quoi rendre Justin jaloux, à coup sûr, renchérit-elle à l'adresse de Roxanne.

— Tu crois que Justin reviendrait vers moi s'il me voyait en compagnie de ce mec-là ? Sérieusement ? fit-elle, sceptique.

— Les hommes, ça veut tout avoir sous la main, affirma-t-elle avec suffisance en avalant une gorgée de son cocktail à la cerise. Tant que tu ne lui paraîtras pas hors d'accès, tu n'auras aucune valeur à ses yeux. Mais si tu pars chasser sur un autre territoire, il reviendra au galop, crois-moi. Et tu viens de trouver un territoire intéressant.

L'autre sembla réfléchir quelques instants. Elle mordilla sa lèvre pourpre, puis bondit de sa chaise en saisissant son sac à main, comme si elle venait de trouver la solution à tous ses soucis. Cassidy l'imita. Les filles déposèrent la monnaie dans une coupelle prévue à cet effet, sans pourboire, puis elles se dirigèrent vers la sortie. La jeune blonde prit le soin d'adresser à Eden un large sourire qu'il remarqua avec autant de surprise que d'incompréhension, à la suite de quoi il se perdit dans ses songes.

Un instant plus tard, Charlie Delpierre faisait irruption sur la mezzanine. Il avait une silhouette mince et élancée qui lui donnait un air adolescent. Son visage souriant, ses courtes boucles dorées et ses grands yeux bleus ne faisaient qu'accentuer son allure de dieu grec, néanmoins candide et taquin.

— À quoi tu penses ? lança-t-il gaiement en s'installant sur sa chaise.

— À des millions de choses, répliqua narquoisement Eden. Quoi de neuf ?

Charlie s'empressa de lui confesser qu'il venait de croiser deux filles qui parlaient de lui, mais qu'il n'était pas parvenu à saisir le motif de leur conversation. Il souligna que la brune s'était arrêté de parler à son approche. Eden se mit à rire, mais ne s'étendit pas sur le sujet. Il fallait toujours que ce garçon soit monté sur ressorts.

— Tu sais, dit Charlie, parfois j'aimerais vraiment bien savoir ce qu'elles ont en tête, les nanas. Un coup oui, un coup non. On ne sait jamais trop ce qu'elles pensent ! Tiens, tu te souviens de mon ex ?

— Qui ça, Mathilde ?

— Non, l'autre.

— Laura ?

— Non plus. Je te parle d'Elsa, reprit Charlie, celle qui avait un petit nez en trompette. Bref, la fois où je vous ai rejoint pour la soirée bowling, je devais l'emmener au ciné, mais j'avais complètement oublié ! « On peut remettre ça à plus tard », que je lui dis. « Fais ce que tu veux », elle répond. « Avec qui préfères-tu passer la soirée ? » Alors je lui ai dit « tu as raison chérie, merci ». Je lui répète qu'elle est la meilleure, et je viens vous mettre une raclée au Super Bowl. Elle l'a mal pris, va savoir pourquoi...

— Tu as vraiment fait ça ? toussota Eden avec amusement. Je l'ignorais.

— Ouais ! Les femmes, tu sais... Le mieux serait de connaître leurs pensées tu vois, leurs envies, ou – un Pepsi, s'il vous plaît, ajouta-t-il précipitamment à l'adresse du serveur qui passait.

Eden lâcha un rire chaleureux, puis remit le museau dans son cahier.

Les lignes d'encre bleue se suivaient et se ressemblaient. Il les parcourait avec lassitude, parfois deux fois d'affilée par inadvertance, tandis que Charlie s'était brutalement converti au silence. Absorbé par son écriture,

Eden en vint à oublier sa présence pendant deux pages, le temps que Charlie s'absente pour de bon. Il avait filé discrètement, presque sans un mot. Cela lui prenait, parfois.

Au même moment, la mezzanine perdit sa luminosité habituelle. Le soleil s'était doucement éclipsé, à l'instar de Charlie, et de grosses gouttes commençaient à glisser le long des vitres. Car le Café du soleil lui-même n'échappait pas à la saison des pluies et le mois d'octobre pleuvait sur la ville de Yorn. Le vent balayait d'un souffle frais les feuilles mortes des arbres décharnés dans la rue, et faisait danser les branches des peupliers, sans décrocher l'étudiant de son ouvrage au vieux papier coloré par l'usure du temps.

La mythologie fascinait Eden. Il avait eu l'opportunité de l'étudier à l'étranger, mais il s'était décidé à rester encore quelque temps dans les bâtiments de la capitale régionale. Et par région, il fallait entendre l'ensemble du territoire que comprenait L'Île, domaine à la fois en dehors du monde et ouvert sur lui. Forte de ses racines occidentales, L'Île – avec une majuscule, comme si elle était la mère de toutes les îles, l'unique à pouvoir porter cette dénomination – parvenait à entretenir de solides relations diplomatiques et commerciales avec le reste du globe. Yorn constituait un réel centre d'impulsion pour le domaine. Cette ville s'étendait à elle seule sur toute la côte sud de L'Île, à l'embouchure du fleuve Potamide, et s'étendait sur de nombreux terre-pleins au-dessus de la mer. Yorn reposait sur un brassage exceptionnellement vaste de cultures. Des familles de toutes confessions avaient migré depuis les quatre coins de la planète pour venir s'installer sur ces terres, ce qui en faisait une des villes les plus cosmopolites du monde. Pour cette raison le Conseil des Onze, principal organe exécutif de *L'Île*, avait adopté l'idée selon laquelle Yorn devait être divisée en quartiers distincts. Cette politique de séparation, mise en place au début du nouveau millénaire, avait été vivement contestée initialement, mais il n'avait fallu que quelques mois à la population locale pour accepter ce plan.

Le cœur de la ville, qui comprenait aujourd'hui les plus majestueux gratte-ciel de L'Île et les monuments historiques, avait gardé son appellation d'antan : le District, en référence à la période séculaire où la zone était

une entité indépendante de la capitale. Le quartier Tripoléen couvrait la grande majorité de la côte est et quelques îlots, là où, débordant sur l'avenue romaine, s'entassaient la misère et les clans. Depuis une fraction du Boivert, le parc urbain le plus visité de la région qui s'étendait sur trois quartiers, il n'y avait qu'un pas à faire pour passer du Tripoléen au Mistral, le quartier qui n'avait pour limite que la mer du sud-est. Par la voie rapide, par le parc ou par la plage, il était facile, à partir de là, d'accéder au quartier ouest, qui avait gardé la dénomination de Faubourg. C'était une zone devenue jeune et dynamique depuis l'implantation de la gare, du Collège de Yorn et des lotissements étudiants. Mais l'architecture n'avait rien à envier aux maisons du quartier nord. Les Pavillons attiraient les entrepreneurs à succès qui recherchaient du calme et du confort, tout en profitant d'un allongement dans l'ouest le long du fleuve. C'est sur la pointe de cette presqu'île que le port de Yorn était alimenté depuis la nuit des temps. Quant à l'îlot de l'Apyre, situé à quelques brasses à l'ouest des Pavillons et du Faubourg, il s'était transformé au fil des années en zone industrielle dont un pont très ancien en restreignait l'accès. Enfin, l'île d'Atarashii au sud, à équidistance de la zone industrielle et du Faubourg, était en fait un terre-plein dont la construction avait été amorcée un siècle plus tôt par des immigrants japonais. Le paradoxe était que ce quartier nouveau se voulait le plus traditionnel de tous, mêlant artificiellement les cultures diverses du monde et les plus belles créations architecturales. C'était le plus grand pont de Yorn, le pont Asgard, qui reliait ce gigantesque territoire au Faubourg.

Désormais, on étudiait les sept quartiers de Yorn dès l'école primaire, et les habitants acceptaient ce découpage comme le plus juste de tous. Néanmoins la ville ne représentait pas toujours un idéal de justice, ni même de sécurité, ce qui était souvent à l'origine des tensions sociales qui émergeaient en cette décennie de crises. Quelques années auparavant, les hautes instances politiques avaient même dû faire appel à l'armée pour calmer les ardeurs qui flambaient et protéger le régime. Si L'Île agissait comme une région autonome, comptant ses propres dirigeants, son propre système scolaire et *a fortiori* ses propres problèmes intérieurs,

elle n'accédait pas pour autant au titre de nation, ni même à celui de pays à proprement parler. Tout au plus était-elle une région à part, un monde ailleurs dont le drapeau flottait au sommet de l'hôtel de ville. Beaucoup seraient en mesure de développer les informations relatives à Yorn et sa région, mais la fierté de ses habitants et la discrétion imposée les poussent à taire sa localisation précise.

Eden pouvait voir le pont Asgard depuis la fenêtre de son appartement, et ne se lassait pas de l'admirer sous le coucher du soleil, laissant sa lointaine chaleur en raviver les cimes. À ses yeux, la lumière transportait avec elle une énergie revigorante, et le moindre rayon le mettait de bonne humeur.

Ce fut d'ailleurs une brève éclaircie qui sortit Eden d'un chapitre sur la légende arthurienne. Il songea à en profiter pour regagner son domicile, mais une étiquette sur la couverture intérieure lui rappela qu'il s'agissait du dernier jour pour rendre le manuel là où il l'avait emprunté. En observant le ciel menaçant, il se blâma d'avoir choisi la réserve régionale près de la gare plutôt que la bibliothèque du campus, à deux pas du café. Son aversion pour les bus de ville et le fait que les lignes de métro soient perturbées ne firent qu'accentuer son dépit.

Il s'engagea à pied en direction du centre-ville. Il marcha ainsi dans les rues humides pendant quelques instants, tandis que le ciel s'obscurcissait. Il ne savait pas si la précocité de ce crépuscule était due tant à la position du soleil qui se dissimulait derrière les gratte-ciel qu'au gros nimbo-stratus qui menaçait Yorn. Tel un chef de file, l'épais nuage gris s'avavançait sur la ville en traînant derrière lui un voile de couleur fer, dont les teintes les plus reculées tournaient au noir. Bientôt, plus aucun rayon de lumière ne put percer le sombre rideau qui commençait à verser des gouttes sur la population, la précipitant à l'abri de ses larmes. Une rafale de vent fit virevolter son manteau derrière lui, et une seconde en balaya brutalement l'avenue. Le garçon choisit de se diriger vers la gare au plus vite, avant que l'averse ne frappe.

La pluie se fit de plus en plus pressante, de plus en plus lourde. Le temps qu'Eden ajuste sa capuche sur la tête, celle-ci était déjà trempée.